

Cet endroit de ma Lettre me rappelle le souvenir de mes propres pertes ; quelle douleur de voir périr ce qu'on aime, quand l'estime publique s'accorde avec notre tendresse ! Madame Dacier mêloit ses larmes avec celles d'une autre elle-même, & ce qui sembloit augmenter son affliction, servoit à l'adoucir ; mais mes larmes avoient tant de différentes causes, que je ne puis comprendre comment j'ai résisté à une situation si cruelle ; je suis presque honteuse de vivre. Vous sçavez mieux qu'un autre, Monsieur, par la confiance que j'ai en vous, d'où j'ai tiré ma force, & que c'est de cette même source où l'innocence de la vie de Madame Dacier lui donnoit droit de puiser abondamment. C'est à vous qui la connoissiez à fond, à mettre la dernière main au portrait que j'ai entrepris de cette aimable femme, en vous parlant de sa solide piété & de ses réflexions également édifiantes, & instructives sur l'Ecriture Sainte, dont la lecture commençoit tous les jours ses occupations ; vous n'oublierez point ses aumônes, souvent excessives, presque toujours ignorées de ceux mêmes qui les recevoient, & que nous ignorerions aussi, si vous ne vous étiez dispensé du secret qu'elle avoit exigé de vous ; pour moi je n'ai plus rien à dire.

non que je croye avoir tout dit , mais par l'impossibilité qu'une personne plus habile que moi , trouveroit à épuiser un sujet inépuisable.



V E R S

A M. Gresset , sur ce qu'il a procuré l'établissement d'une Académie de Belles-Lettres dans la Ville d'Amiens.

A Inſi l'amour de la Patrie ,
 De ton cœur & de ton génie
 Conſacrant les heureux talens ,
 Cher Gresset , dans les murs de ta Ville chérie ,
 D'une immortelle Académie
 Vient de poſer les fondemens.
 'Apollon à ton zèle uniſſant ſon ſuffrage ,
 Voit avec plaifir cet ouvrage ,
 Elevé par les mains d'un de ſes favoris ,
 Et ce Dieu pour jamais s'engage
 De le rendre durable autant que tes écrits.
 On dit qu'en ce jour mémorable ,
 Où dans Amiens pour la première fois ,
 De ton Inſtitut vénérable
 Le Dieu du goût fonda les lois ,
 Il voulut emprunter ta voix ,
 Et propoſa ta muſe aimable

Pour

Pour le modèle véritable
Des Eleves dont il fit choix.

- » Vous, qui des doctes Sœurs arborez la bannière ;
- » Néophytes, dit-il, l'honneur de ces climats ,
- » Courez dans la noble carrière
- » Où Gresset doit guider vos pas.
- » Nourri depuis long tems aux rives du Parnasse,
- » Il en connoit tous les sentiers ,
- » Et c'est en marchant sur sa trace
- » Que vous cueillerez des lauriers ;
- » Surtout dans la belle Nature ,
- » Comme lui , prenez les pinceaux ,
- » C'est par là que sa main, si légère & si sûre ,
- » Sçait tracer ces parfaits tableaux ,
- » Dont la délicate peinture ,
- » Sans fard & sans enluminure ,
- » Offre aux yeux des charmes nouveaux :
- » A ces conditions , j'assûre
- » Dès-à présent à la Société ,
- » Et pour toujours chez la race future ;
- » Lot fameux d'immortalité.

Ainsi parla ce Dieu. Par un joyeux murmure
On applaudit au choix qu'il a dicté ,

Et sur ton institut son infailible augure
Par le Public est accepté.

Cher Gresset, goûte en paix la gloire,
Le plaisir de faire du bien ;

Vis long-tems , & chéri des Filles de Mémoire ;
Aimable esprit, bon Citoyen ,

E

98 MERCURE DE FRANCE

Des bords heureux , qui t'ont vû naître ,
Puisse Apollon ne s'exiler jamais !
Que fertile en talens parfaits ,
Amiens par tout fasse connoître
Qu'elle mérite tes bienfaits !

Raoul.



E L O G E

*De M. Languet de Gergy , ci-devant Curé
de Saint Sulpice , extrait du Panégyrique
de S. Sulpice , prononcé dans l'Eglise Pa-
roissiale de S. Sulpice , en présence de M.
l'Archevêque de Sens , qui officioit pontifi-
calement le 24 Janvier dernier. Par M.
l'Abbé du Moulin , Vicaire de Saint
Hyppolite.*

Saint Sulpice connu comme Saint Paul , que sa mission étoit remplie , & qu'il avoit couronné sa course ; il remit à un Coadjuteur légitimement élu , le gouvernement de son Eglise pour ne songer plus qu'à la subsistance des pauvres & à la sanctification.

CE dernier trait , Messieurs , n'acheve-t'il pas le portrait d'un Pasteur que vous venez de perdre , & auquel , sans doute , vous avez pensé plusieurs fois pen-

dant que je vous parlois de votre Saint Patron ?

Permettez-nous , Monseigneur , * de répandre des fleurs sur le tombeau d'un homme illustre que vous avez pleuré comme un frere digne de vous , & nous comme un pere digne de tous nos regrets.

Homme né pour faire les délices du monde , dans lequel il pouvoit paroître avec éclat, il vivoit au milieu de vous, Messieurs, dans un état de modestie & de simplicité qui lui gaignoit tous les cœurs.

Supérieur à toutes les foiblesses , je disois presque à l'humanité , sa vertu ne s'apercevoit pas qu'il étoit environné de désordres & de scandales ; le plus doux , le plus aimable des hommes & en même-tems le plus irréprochable & le plus édifiant , il réunissoit l'affection & l'estime publique , & on ne put jamais aimer en lui que des vertus.

Appelé au gouvernement de cette vaste Paroisse, on vit que sa sagesse n'avoit point de bornes. Toujours plein de grands projets, toujours attentif aux moindres détails, il suffisoit seul à toutes ses occupations.

Son zèle prudent & modéré fut toujours couronné par les succès les plus heu-

* Adressant la parole à M. l'Archevêque de Sens.

E ij

reux. Il ſçavoit parler aux Grands le langage de la foi , & les vérités terribles de la Religion avoient dans ſa bouche des charmes qui le faiſoient deſirer dans ces momens horribles , où prêts de quitter une terre délicieufe pour eux , les Grands haïſſent tout ce qui leur annonce cette cruelle ſéparation.

Il ne faiſoit pas de diſtinction entre l'ame du riche & l'ame du pauvre ; il avoit toujours le tems de ſe prêter à la confiance publique , d'écouter & d'inſtruire tous ceux qui lui demandoient des leçons de ſalut. Cet homme d'un eſprit élevé , qui ſans manquer aux égards dûs à la grandeur , ſçavoit conſerver juſqu'au pied du Trône la dignité Apoſtolique , ſçavoit auſſi ſe familiarifer noblement avec le pauvre & le miſerable.

Les pauvres même étoient ſes enfans les plus chéris ; on eût dit qu'il ne vivoit que pour eux. C'eſt à vous , mes freres , à nous apprendre ce qu'il fit pour rendre fertiles ces tristes années où l'on manquoit de pain. Riches , pauvres , vous pouvez chanter enſemble les prodiges de ſa charité ; les uns , parce qu'il faiſoit fructifier vos trésors pour le Ciel , les autres , parce que dans des jours de mort il vous a fait vivre ſur la terre. Si ce grand homme eût pû

Suivre tous les desirs de son cœur, on n'auroit plus vû de miseres dans le monde; il avoit conçu des projets de miséricorde, qui auroient fait disparaître toutes les infortunes.

Cette Maison, * aussi édifiante par la régularité des mœurs, qu'illustre par la noblesse des personnes qui l'habitent, n'étoit que l'ébauche du bien qu'il vouloit faire sur la terre, & ses projets, tout grands, tout admirables, tout immentes qu'ils étoient, il étoit capable d'en rendre l'exécution facile. J'en atteste ce vaste Edifice, l'admiration de la Postérité, qui n'étoit pas encore élevé, lorsque vous y vîtes paroître des ornemens pompeux, des chefs-d'œuvre de peinture, & toutes ces richesses précieuses dont le monde fait hommage à la Religion: cependant il ne donnoit à cette entreprise que des momens qu'il pouvoit dérober aux fonctions du Ministère.

Ah! s'il eût vécu plus long-tems
O triste condition de l'humanité! Nous sommes sans cesse occupés à pleurer les grands hommes; le Seigneur semble ne nous les prêter, que pour nous faire mieux sentir nos besoins, lorsqu'ils ne sont plus.

Que dis-je, Messieurs? Le Pasteur que:

* L'Enfant Jésus.

E in.

vous pleurez a prévenu vos regrets & vos douleurs. Comme Saint Sulpice, il s'est donné un successeur qui perpétue sa tendresse paternelle & ses vertus éminentes; mais il vit, & je n'ose parler. Ceux qui nous succéderont dans cette Chaire de vérité, le loueront un jour, en apprenant à votre postérité que vous l'avez reçu avec acclamation des mains d'un prédécesseur éclairé, qui ne s'étoit jamais trompé dans la connoissance des hommes, & que la sagesse de son gouvernement surpasse encore toutes vos espérances.



L'HEUREUX HYMEN,

CANTATILLE EPITALAMIQUE,

A l'occasion du Mariage de M. Launay de S. Valery, avec Mlle le Noir de Ceindré.

A Mour, viens former une chaîne,
 Qui fait mes plus ardens désirs;
 Au charmant transport, qui m'entraîne,
 Daigne mêler les doux plaisirs.

Un objet, suivi par les Graces,
 Me prépare le plus beau jour,

Et ce n'est plus que sur ses traces
 Qu'on voit voler le tendre Amour.

Amour , viens former une chaîne ,
 Qui fait mes plus ardens desirs ;
 Au charmant transport , qui m'entraîne ;
 Daigne mêler les doux plaisirs.

C'étoit par ces mots que Daphnis
 Aspiroit à l'instant d'un hymen favorable ;
 Tous les Dieux réservoient ce prix
 A son caractère adorable.

Le jour arrive enfin où ses vœux sont comblés ;
 Dans ce moment heureux que son ame étoit ten-
 dre ?

Il peint ses sentimens ; sa voix les fait entendre
 A tous ses amis assemblés.

De la beauté la plus parfaite
 L'Hymen récompense mes vœux ;
 Habitans de cette retraite ,
 Chantez la gloire de mes feux.

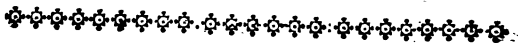
Le cœur charmé de ma conquête ;
 Je veux passer d'heureux momens ;
 Chaque jour ce sera la fête
 Et des Amours & des amans.

De la beauté la plus parfaite
 L'Hymen récompense mes vœux ;
 E. iiij

Habitans de cette retraite ,
Chantez la gloire de mes feux.

Laffichard.

Les mots de l'Enigme & des Logogri-
phes du Mercure de Mars sont , *Tapifferie,*
argument, métamorphose & Mihridate, con-
trepoison. On trouve dans le premier Lo-
gogriphe *argent, mur, rue, nuë, âne, garre,*
vent, Maur, rave, mure, guet, augment,
marge, eau, Mage, martre, Ange; mâ, t,
âge, mat, Marne, mange, muet, ame, amer,
agent, amen, ut, rage, arme, gâte. On
trouve dans le second, *mort, Morphée, Ma-*
homet, Orphée, Rhée, sot, Oëta, rose, Poë-
te, Pharos, Paros & Mars. On trouve dans
le troisième, *datte, miribe, rat, trait, rade,*
Medra, Ville de Négritie, Armide, re, mi,
ire, taille, midi & Mer.



E N I G M E.

JE suis enfant de l'art; mon sujet est mon maître;
Mon pouvoir absolu partout se fait connoître,
Et quand j'en fais usage, on me craint, on se tait,
Ou bien il en cuiroit, & c'est ce qui déplaît.
Utile au bel amant, qui va voir sa maîtresse,
Je sers à ses appas, bien plus à la vicillesse.

On me voit à la Cour, comme partout ailleurs,
 Passer effrontément sous le nés des Seigneurs;
 Mais quelquefois aussi par une main sévère
 Ils me font repasser d'une belle manière,
 Et pour me dévoiler enfin, Lecteur, à toi,
 Mon pouvoir est si grand, qu'à la barbe du Roi,
 Je lui prouve à l'instant que sans être coupable,
 Son ennemi je fais, & le plus formidable.

Par M. C à Alençon.

L O G O G R I P H E.

Partout je suis assez d'usage ;
 Et habillé chez l'un, chez l'autre mieux orné ;
 Du projet à peine né,
 Je suis dépositaire, & c'est un avantage
 Que me donne sur tout l'homme prudent & sage.
 Souvent environné de songes gracieux ;
 Je promets aux amans un sort délicieux ;
 Si sous ces traits, Lecteur, je suis méconnoissable ;
 Je vais par mon détail me rendre plus traitable.
 Par les deux premiers pieds, qui composent mon
 nom ;
 Je nourris des mortels la folle ambition.
 Par quatre, je fournis l'instrument aux Poètes,
 Pour chanter de Louis les fameuses conquêtes ;
 Par trois, tu vois un rang, centre de tous plaisirs ;
 Et qui des Grands fais les plus chers desirs.

B. v.

Cherche en mon sein , je cache une bergere ,
 Dont Jupiter devint épris ,
 Qu'en vache il transforma, ne pouvant qu'à ce prix
 De la fiere Junon éviter la colere.
 J'enferme encor des Dieux un des plus beaux pré-
 sents ;
 Ce que , pour étaler le luxe & la richesse ,
 Une Marquise en Cour surcharge d'ornemens ;
 Ce Dieu qui, pour remplir les vœux d'une Déesse,
 Contre Enée & les siens déchaîna tous les vents ;
 Une demeure d'eau partout environnée ;
 Un animal qui dort un bon quart de l'année.
 Je contiens une passion ,
 Qui rarement agit par la réflexion ;
 Riviere célèbre en Touraine ;
 Ce qu'on n'observe à présent qu'avec peine ;
 Un arbrisseau rampant sans l'aide d'un appui ;
 Acteur Italien, très-célèbre aujourd'hui ;
 L'action que produit l'aimable Comédie ;
 L'état d'un criminel , prêt à perdre la vie.
 Lecteur , si par hazard tes soins sont superflus ,
 A demain sans façon remettons la partie ;
 Je suis certain, qu'ayant dormi dessus,
 La matiere pour toi sera mieux éclaircie.

Du Boissier , de Reims.

STANCES LOGOGRIPHQUES.

LE mot de ce petit ouvrage
N'est pas facile de sçavoir ,
Cependant presque à chaque page
Des Livres Saints on peut le voir.

David aux accords de la lyre
Unissant son chant & sa voix ,
Enyvré d'un sacré délire ,
L'a chanté mainte & mainte fois.

Depuis Jacob , tous les Prophètes ,
Transportés , d'un saint zèle épris ,
Chez les Hébreux , pendant leurs fêtes ,
L'ont célébré dans leurs écrits.

Un Envoyé de l'Empirée ,
Un Messager de l'Eternel ,
Traversant la voûte azurée ,
L'annonce à l'époux de Rachel.

Dans leurs Offices nos Chanoines
Répètent ces divins Concerts ,
De même que les pauvres Moines ,
Reclus dans le fond des Déserts.

Mot auguste ! nom magnifique !
Y'ai presque dit saint & sacré.

E vj.

Vous formez trois tons de musique;
Il en résulte la, si. . .

Il manque à la ligne dernière:
Un pied court, facile & coulant;
Ce pied trouvé, l'affaire entière
Se développe dans l'instant.

Qu'ai je fait ? Le secret m'échappe.
Ah! c'en est trop, en vérité.
Rêvez, Lecteurs, qui cherche attrappe,
Et voit clair dans l'obscurité.

Bruno du Puget.

A Cuers en-Provence, le 7 Février 1751.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

SYSTÈME du Philosophe Chrétien,
par M. de Gamache, Chanoine Régulier
de Sainte Croix de la Bretonnerie.
Seconde Edition, augmentée. *A Paris,*
chez David, l'aîné, rue Saint Jacques,
1751, brochure in-12.

La plupart des Traités de Religion sont
si remplis de controverse, de rabinisme
& de scholastique, qu'ils ne peuvent guères
servir qu'à occuper le loisir de quel-

ques Scavans & à remplir des Bibliothèques. Les ouvrages immortels de Messieurs Abbadie & Houteville, sont d'un usage plus étendu ; les gens d'esprit sont charmés de la très-bonne Métaphysique de l'un, de l'éloquence un peu mêlée de déclamation de l'autre, & des preuves tout-à-fait triomphantes de tous deux. Il nous manquoit un Ecrit qui fût à portée par sa clarté, du commun des hommes, & par sa brieveté, des hommes les plus occupés. L'ouvrage que nous annonçons réunit ces deux avantages. Une suite de raisonnemens très-concluans y conduit de l'existence de Dieu, à la distinction de l'ame & du corps, à la réalité du bien & du mal moral ; de l'insuffisance de la Loi naturelle, à la nécessité d'une Loi positive, & à l'insuffisance de la Loi Judaique ; des preuves de la Mission de Jésus-Christ, à un plan de la Religion Chrétienne. Paschal, ce génie étendu & sublime, qui a deviné les Mathématiques & réfléchi sur des matieres plus importantes, vouloit qu'on s'attachât moins à prouver la Religion qu'à en donner une grande idée ; il nous paroît que M. de Gamache a réuni jusqu'à un certain point ces deux avantages.

EXPERIENCES & Réflexions rela-

PRO MERCURE DE FRANCE.

rives au Traité de la culture des terres publié en 1750. *A Paris*, chez *Guerin* rue Saint Jacques, 1751.

M. Duhamel, qui est un Citoyen & un Citoyen éclairé, proposa l'année dernière une manière de cultiver les terres, infiniment plus utile que la manière ordinaire. Son Traité mérite l'estime des gens en place & des Physiciens. Il s'agissoit d'obtenir la confiance des Cultivateurs & nous ne croyons pas qu'après les expériences dont il vient de faire part au Public, on puisse la lui refuser. Il est démontré par des épreuves qu'a faites M. Duhamel, & qu'ont faites d'autres curieux qu'il ne peut rien arriver de plus heureux aux peuples que de leur voir faire usage des moyens proposés dans le Traité de la culture des terres. Cependant telle est la force de la routine, qu'il seroit très-possible que toutes ces découvertes n'aboutissent à rien d'avantageux pour la partie de la Nation la plus négligée, la plus malheureuse & la plus utile. Qu'on nous permette à cette occasion de proposer le Problème suivant.

Pourquoi les François, qui sont si avides de certaines nouveautés, ont-ils tant d'aversions pour quelques autres?

CONSIDERATIONS sur les mœurs de ce siècle, 1751. On les trouve à Paris, chez Brunet, rue Saint Jacques, & chez Prault, fils, Quai de Conti.

L'Ouvrage que nous annonçons est d'un Philosophe qui respecte, & qui fait renaitre la vertu; d'un Citoyen qui aime, & qui fait aimer la patrie; d'un bel esprit qui saisit, & qui rend bien les ridicules. La célébrité de l'Auteur a fait rechercher à Paris le Livre, avec un empressement qui a peu d'exemples. Pour faire connoître cette importante nouveauté aux Provinces, nous en transcrivons quelques traits pris au hazard.

Les mœurs, en parlant d'un particulier & de la vie privée, ne signifient autre chose que la pratique des vertus morales, ou le déréglement de la conduite, suivant que ce terme est pris en bien ou en mal: mais relativement à une Nation, cela s'entend de ses Coûtumes ou de ses usages, non pas de ceux, qui indifferens par eux-mêmes, sont du ressort d'une mode arbitraire; mais des usages qui influent sur la maniere de penser, de sentir & d'agir, ou qui en dépendent; c'est sous cet aspect que je considère les mœurs.

Les peuples les plus sauvages sont les plus criminels; l'enfance d'une Nation.

VII. MERCURE DE FRANCE.

n'est pas son âge d'innocence, c'est l'excès du désordre qui donne la première idée des Loix : on les doit au besoin, souvent au crime, & non pas à la prévoyance.

L'état le plus heureux seroit celui où la vertu ne seroit pas un mérite. Quand elle commence à se faire remarquer, les mœurs sont déjà altérées, & si elle en devient ridicule, c'est le dernier degré de la corruption.

Les occupations sont différentes à Paris & dans la Province; l'oisiveté même ne s'y ressemble pas : l'une est une langueur, un engourdissement, une existence matérielle; l'autre est une activité sans dessein, un mouvement sans objet. On sent plus à Paris qu'on ne pense, on agit plus qu'on ne projette, on projette plus qu'on ne résout.

Les mœurs sont à Paris, ce que l'esprit du Gouvernement fait à Londres; elles confondent & égalisent dans la société les rangs, qui sont distingués & subordonnés dans l'Etat. Tous les ordres vivent à Londres dans la familiarité, parce que tous les Citoyens ont besoin les uns des autres; l'intérêt les rapproche. Les plaisirs produisent le même effet à Paris; tous ceux qui se plaisent, se conviennent avec cette différence, que l'égalité qui est un bien,

quand elle part d'un principe du Gouvernement, est un très-grand mal, quand elle ne vient que des mœurs, parce que cela n'arrive jamais que par leur corruption.

Le François est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver, sans que le cœur se corrompe, & que le courage s'altère; qui allie les qualités héroïques avec le plaisir, le luxe & la mollesse: ses vertus ont peu de consistance, ses vices n'ont point de racines; le caractère d'Alcibiade n'est point rare en France... Si l'on a quelquefois vû parmi nous des crimes odieux, ils ont disparu, plutôt par le caractère national que par la sévérité des Loix.

Quelques opinions, consacrées parmi nous, paroîtront absurdes à nos neveux; il n'y aura parmi eux que les Philosophes qui concevront qu'elles ayent pû avoir des partisans. Les hommes n'exigent point de preuves pour adopter une opinion; leur esprit n'a besoin que d'être familiarisé avec elle, comme nos yeux avec les modes.

Le respect d'obligation n'est dû qu'à ceux à qui on est subordonné de devoir, aux vrais Supérieurs, que nous devons toujours distinguer de ceux, dont le rang seul est supérieur au nôtre. Le respect:

TR 4 MERCURE DE FRANCE.

qu'on rend uniquement à la naissance, est un devoir de simple bienséance ; c'est un hommage à la mémoire des ancêtres qui ont illustré leur nom, hommage qui à l'égard de leurs descendans, ressemble en quelque sorte au culte des images, auxquelles on n'attribue aucune vertu propre, dont la matière peut être méprisable, qui font quelquefois des productions d'un Art grossier, que la piété seule empêche de trouver ridicules, & pour lesquelles on n'a qu'un respect de relation.

Les hommes savent que les politesses qu'ils se font ne sont qu'une imitation de l'estime. Ils conviennent en général que les choses obligantes qu'ils se disent ne sont pas le langage de la vérité, & dans les occasions particulières ils en sont les dupes. L'amour propre persuade grossièrement à chacun que ce qu'il fait par décence, on le lui rend par justice.

Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité & la bienséance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

A peine un homme paroît-il dans quelque carrière que ce soit, pour peu qu'il montre des dispositions heureuses, quel-

quelquefois même sans cela, chacun s'empresse de le servir, de l'annoncer, de l'exalter; c'est toujours en commençant qu'on est un prodige. D'où vient cet empressement? Est-ce générosité, bonté ou justice? Non, c'est envie, souvent ignorée de ceux qu'elle excite. Dans chaque carrière il se trouve toujours quelques hommes supérieurs. Les subalternes ne pouvant aspirer aux premières places, cherchent à en écarter ceux qui les occupent, en leur suscitant des rivaux.

Comme le public fait des réputations par caprice, des particuliers en usurpent par manège, ou par une sorte d'impudence, qu'on ne doit pas même honorer du nom d'amour propre. Ils annoncent qu'ils ont beaucoup de mérite: on plaisante d'abord de leurs prétentions; ils répètent les mêmes propos si souvent, & avec tant de confiance, qu'ils viennent à bout d'en imposer. On ne se souvient plus par qui on les a entendu tenir, & l'on finit par les croire; cela se répète comme un bruit de ville, qu'on n'approfondit point.

Les hommes ont plus de timidité dans l'esprit que dans le cœur; & les esclaves volontaires font plus de tyrans, que les tyrans ne font d'esclaves forcés.

Les Grands sont si persuadés de la con-

fidération que le fafte leur donne aux yeux même de leurs pareils , qu'ils font tout pour le soutenir. Un homme de la Cour est avili , auffi-tôt qu'il est ruiné ; & cela est au point que celui qui fe maintient par des reffources criminelles , est encore plus confidéré que celui qui a l'ame affez noble pour fe faire une justice févère ; mais auffi lorsqu'on fuccombe après avoir épuifé les reffources les plus injuftes , c'est le comble de l'aviliffement , parce qu'il n'y a de vice bien reconnu que celui qui est joint au malheur.

Si les bienfaiteurs font fenfibles à la reconnoiffance , que leurs bienfaits cherchent le mérite , parce qu'il n'y a que le mérite de reconnoiffant.

Les qualités aimables , étant , pour la plupart , fondées fur les chofes frivoles , l'estime que nous en faisons , nous accoûtume infenfiblement à l'indifférence pour celles qui devroient nous intéreffier le plus. Il femble que ce qui touche le bien public nous foit étranger.

L'adulation fade & outrée est la plus sûre de plaire : une louange fine & délicate fait honneur à celui qui la donne ; un éloge exagéré fait plaisir à celui qui le reçoit. Il prend l'exageration pour l'expression propre , & pense que les gra-